

servir d'elle pour étendre la sienne propre dans tout le domaine de l'Islam. Galvaniser « l'homme malade », fortifier son armée pour s'en faire une auxiliaire dans ses desseins politiques, c'est l'intérêt allemand et c'est la politique de l'Empereur. Ainsi subsiste l'Empire ottoman, en dépit de tant de prédictions, plus solide peut-être qu'il ne l'avait été depuis longtemps, en tout cas, plus musulman, plus turc.

Il est parfois périlleux, pour un malade qui a des héritiers, de paraître reprendre vigueur et santé. L'homme malade turc, assisté du médecin allemand, inquiète la Grande-Bretagne. Le rôle qu'elle a tenu en 1878 a passé à l'Allemagne : politique d'intégrité, politique panislamique, elle a tout pris et c'est son influence dans les Balkans et en Asie qui alarme aujourd'hui la puissance qui a besoin des routes de l'Inde et qui jouit de l'usufruit de l'Égypte. La formule « intégrité de l'Empire ottoman », dont la politique franco-russe n'a pas eu le temps de faire valoir tout le contenu, est maintenant passée dans le jeu de l'Allemagne. Pour parer à ce péril, le seul qui menace aujourd'hui son hégémonie mondiale, l'Angleterre pourrait être tentée de hâter — nous verrons par quels moyens — la désagrégation de l'Empire ottoman. Depuis que, par l'épée du Japon et le concours de l'action révolutionnaire, elle a mis momentanément hors de combat son vieil adversaire russe, elle n'a plus besoin de l'écran turc pour arrêter la descente cosaque vers les Dardanelles ou le golfe Persique ; elle recherche au contraire l'amitié du Tsar pour contre-balancer, à Constantinople, le trop rapide essor de l'influence germanique. Elle croit pouvoir compter, pour seconder éventuellement ses desseins dans l'Empire ottoman, sur le concours